

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
Ciné-Club

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1971, tome 67b, p. 61-63

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Ciné-Club

Avec la nouvelle année scolaire 1971/72, le Ciné-Club a repris son activité selon la même formule que l'an passé, à savoir : présentation du film, projection, puis discussion en classe ou par groupes isolés.

Au cours de ce premier trimestre, une initiative réjouissante fut prise par les membres du Comité, celle d'envoyer à la Semaine d'Etude du Cinéma contemporain, à Fiesch, du 18 au 23 octobre, un groupe d'étudiants désireux de parfaire leurs connaissances cinématographiques.

Des cinq films inscrits au programme jusqu'à Noël, voici une brève chronique des trois premiers qui ont été projetés :

Le 23 septembre 1971 : « **Le Cuirassé Potemkine** » d'**Eisenstein**

Un titan, un génie, un homme de la Renaissance, un théoricien, un créateur : c'est Eisenstein. Un monument noir et blanc, muet, vous giflant de gros plans, d'objets précis, pour crier finalement « Révolution » : c'est « Le Cuirassé Potemkine ».

La mutinerie du vaisseau de guerre « Potemkine » symbolise la Révolution russe. Le film tout entier est « synecdoque », mais surtout et avant tout un chef-d'œuvre. L'originalité rejoint la beauté, une beauté de stylisation. Seules comptent les images qui se succèdent en un rythme plus que soutenu pour prouver l'art du maître, de l'artiste, mais aussi le drame en lui-même. Drame maritime qui vous « flanque aux yeux la poudre » de l'injustice des officiers envers les marins. Drame terrestre également où vous êtes soudainement acculés à la peur... le gigantesque escalier d'Odessa, l'escalier de la honte où s'affrontent soldats aux bottes noires bien cirées et foules désemparées, fourmillantes. L'action est unique : la mort frappe. La vérité triple alterne : paix, guerre, souffrance. Les images contrastées et heurtées dialoguent : c'est alors tantôt un chant : celui des voiles blanches, de la brume maritime, de la fraternité, de l'allégresse, de l'hymne à la joie ; tantôt des cris : ceux des marins réclamant leur pain, ceux des blessés, ceux des sinistres bottes claquantes, enfin ceux des foules innocentes et désemparées hurlant : « FRERES, sur qui tirez-vous ? »

Le 21 octobre 1971 : « **Umberto D.** » de **Vittorio de Sica**

« Je n'hésiterai pas à affirmer que le cinéma a rarement été aussi loin dans la prise de conscience du fait d'être homme. (Et aussi, après tout, du fait d'être chien.) » (de Sica)

« **Umberto D.** » : Un des films les plus révolutionnaires et les plus courageux non seulement du cinéma italien mais européen. Ceci particulièrement par la sévérité du sujet traité, à savoir : « La tragédie de ces personnes qui se trouvent exclues d'un monde qu'elles ont pourtant contribué à construire ; une tragédie qui se cache dans la résignation et le silence. » (de Sica) Si l'on ne retient que le thème, on peut le réduire aux apparences d'un mélo populiste à prétentions sociales, un plaidoyer sur la condition des classes moyennes auxquelles appartient **Umberto D.** : la pauvreté matérielle ne le désespère pas si ce n'est dans la mesure où elle lui révèle sa solitude, solitude que seul son chien peut comprendre et partager. Le témoignage du film porte bien plus sur la misère secrète de la classe moyenne, sur son égoïsme et son manque de solidarité. L'originalité de ces séquences réside non pas dans l'histoire, dans le dramatique, dans la convergence des événements, mais dans la succession des instants concrets de la vie. Finalement, faire un film continu avec quatre-vingt-dix minutes de la vie d'un homme à qui il n'arrivera rien est là même le « néo-réalisme » de de Sica. Son art, son cinéma devient l'asymptote de la réalité. La vie nous est alors donnée à voir comme une poésie.

Le 18 novembre 1971 : « **La Vérité** » de **H-G. Clouzot**

« En cour d'assises, deux avocats (Vanel, Meurisse) présentent chacun leur version de l'assassinat d'un étudiant (Sami Frey) par une jeune femme (Brigitte Bardot) qui se suicidera avant la proclamation du verdict » (Georges Sadoul, in *Dictionnaire des Films*, édit. du Seuil).

« **La Vérité** » : le film des contrastes par excellence. Contrastes humains tout d'abord. L'héroïne, Dominique (B. B.) est elle-même « un et en contraste » : celui-ci réside d'une part dans la réalité propre de sa personne, elle est accusée ; d'autre part, dans la réalité créée par les avocats qui présentent la « vérité » à leur manière : elle devient alors une accusée. Clouzot sait intervenir judicieusement pour nous la faire aimer parce qu'il la replace dans sa réalité de personne humaine. Contraste encore entre Dominique et sa sœur de par leurs conceptions différentes de vie, d'idéal, d'amour. Contraste toujours opposant deux types d'hommes : le « bon-vivant » et l'homme constant, exigeant, incarné par Gilbert

l'étudiant, future victime. Contraste enfin entre les attitudes de flirt, d'instabilité de Dominique envers les hommes, et son attitude vraiment amoureuse envers un homme. Oppositions et disparités progressent pour faire entrevoir la naissance de la contradiction bouleversante du for intérieur de Dominique. Celle-ci évoluera de la légèreté au sérieux, de l'insouciance à la prise de conscience, véritable drame qui la conduira du désespoir au suicide. Contrastes encore, mais purement stylistiques, dans les éclairages et la bande sonore.

Clouzot a certes voulu par cette constante dualité nous amener à découvrir le thème de son film : l'incommunicabilité entre les êtres. Celle-ci semble surgir essentiellement de la différence de conception de l'amour des deux héros. « Nous ne nous sommes pas aimés en même temps » concluent-ils. Malheureusement, Dominique (dont le rôle est merveilleusement interprété par B. B.) réalise trop tard. Le moment, en effet, où l'amour naît véritablement ne fait qu'accélérer l'approche de l'issue fatale, le meurtre, le suicide.